

bation unanime. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* voit dans l'acte de M. Veillot "un véritable indice de folie furieuse" chez son auteur.

Voici, sur la vie intime, habituelle de Mgr Dupanloup, quelques détails pris à un article paru il y a quelques années :

Peu d'existences sont aussi laborieuses que la sienne. Il travaille nuit et jour, en mangeant, en se promenant, et même en dormant ; couché, il fait réveiller son secrétaire pour lui communiquer une idée qui lui est venue dans une minute d'insomnie. Il est indifférent à toutes les choses de la vie : nul n'est plus mal vêtu, plus mal nourri, plus mal logé. Son palais archiépiscopal est une fort laide maison, très-incommode, dans laquelle il fait exécuter chaque semaine des changements contraires à toutes les règles de l'architecture. Il a la manie du brocantage, et si les meubles de l'évêché lui appartenaient, il les aurait troqués vingt fois.

Sa table ne vaut pas celle du plus pauvre curé de son diocèse, et cependant, il y consacre une grosse somme et y reçoit les personnages les plus considérables. Avec ses convives, il est très-aimable, cause et discute beaucoup, et oublie qu'il a faim. On lui enlève son assiette, et il ne s'aperçoit pas qu'il n'a pas mangé. Quelquefois il sort de table à jeun, et pour un peu on lui ferait croire qu'il a touché à tous les méta. Quand il se promène dans les rues de la ville, il ne supporte pas d'avoir un chapeau ; il met le sien sous son bras gauche et porte sous son bras droit un parapluie énorme dont ne voudrait pas son portier. Beaucoup le saluent, d'autres sourient : il ne voit ni les saluts ni les sourires.

Désirez-vous connaître la bonté du cœur ? continuez à lire :

Sa charité est inépuisable, étonnante ; l'argent lui fond dans les mains. Ses fidèles sont fort riches, mais on ne donne pas beaucoup, mais il n'aurait pas assez le budget de la France à dépenser. Son désintéressement et son abnégation de lui-même sont inouis : il n'a jamais dix francs dans sa poche. Un jour, comme il faisait ses tournées diocésaines dans un faubourg sordide, de bonnes âmes se sont cotisées pour lui offrir un équipage convenable : il le vendit au bout de deux jours pour faire quelque aumône. On lui en a racheté un autre ; il l'a vendu encore, et cela s'est reproduit trois fois de suite. Un autre jour, dans un hiver rigoureux, il a converti les salons de son évêché en chauffoirs, et ne s'est aperçu de l'excès de sa charité que quand il a vu ses appartements envahis par tous les repris de justice sans asile du département. Il s'est décidé alors à établir dans sa cathédrale de grands poêles qui y sont encore, hideux, déparant la majesté de la basilique, et à la chaleur desquels les mendiants viennent faire leur cuisine. Cette équipée lui a coûté cher, mais peu lui importe.

Voici, sur le rôle du sénateur, de l'orateur politique, une esquisse fort bien faite, et assez juste, bien qu'elle soit cependant due au crayon d'un adversaire. C'est, d'ailleurs, à ce dernier titre que je la donne :

Nous nous rappelons l'avoir vu souvent à l'ancienne Assemblée nationale et dernièrement au Sénat, où il occupait la même place, au même banc, baptisé le "banc des marguilliers" par la malice parlementaire.

Adossé contre une colonne, entouré de collègues qui s'informaient affectueusement de l'état de sa santé, un peu gêné de ne pouvoir remuer à son aise, coiffé d'une petite calotte noire qu'il ôtait et remettait sans cesse, causant, actif, les yeux toujours en mouvement et la mine souvent souriante, tel apparaissait Mgr Dupanloup aux habitués des séances.

Sa mine était un peu haute en couleur, mais fine. Ses cheveux blancs, rares et rebelles, enviraient sa tête d'une sorte de nuage argenté qui en adoucissait l'expression. Les yeux enfoncés dans leur orbite, mais d'un bleu noir, mais pleins de vie, d'intelligence, et, tout au fond, de bonté ; sa bouche, mince, légèrement rentrante, faite à souhait pour décocher les traits et lancer l'apostrophe ; l'air de réflexion qui tempérait ce qu'il avait d'apparence primesautière, tout appelait sur lui l'attention, comme sur une des plus originales physionomies de cette collection, assez banale, dont se compose un parlement.

À la tribune, son attitude était frappante d'aisance et de vigueur. Tout droit, les deux mains appuyées, d'un geste familier, aux deux côtés de sa poitrine, retiré un peu en arrière et adossé au bureau du président, il attendait, se contenant à peine, que le silence se fût rétabli. Puis il parlait, d'abord avec une lenteur prudente et châtée, ensuite avec un emportement incorrect et quelquefois puissant.

Ses discours sont connus ; ce qui l'est moins — si ce n'est de ceux qui l'ont suivi dans les débats du Parlement — c'est le débit dont il les accompagnait, c'est la fougue, en apparence absolument indomptable, en réalité parfaitement étudiée, à laquelle il s'abandonnait lorsqu'une interruption, attendue, espérée, préparée, presque demandée, se faisait jour.

Alors, il était sur son vrai terrain.

Causeur spirituel, il savait donner de la valeur aux faits, et les mettait en relief, par un mot, un trait. Ainsi, se trouvant un soir chez un de ses anciens élèves, M.

de R..., voici ce qu'il lui disait : J'ai reçu la rétractation du prince de Talleyra et béni le mariage de Ponson du Terrail. Ainsi j'aurai assisté, au moins, à deux grands événements de ce siècle.

Mgr Dupanloup a laissé deux testaments, dont l'un porte sur l'enveloppe : *testament mystique*. M. l'abbé Branchereau, supérieur du grand séminaire, a été choisi par le prélat pour son exécuteur testamentaire. Il laisse 40,000 francs à son filleul, substitué à la cour de Grenoble, et fils de M. du Boys. Il désire que son cœur soit donné à la paroisse de Saint-Félix, lieu de sa naissance, et son corps à la cathédrale d'Orléans.

Sa Sainteté Léon XIII a transmis à Mgr Couillé l'expression de la douleur que sa mort a causée la mort de l'évêque d'Orléans.

Le comte de Chambord, Mgr Freppel, M. Caroyor-Latour, les rédacteurs du *Monde*, de l'*Union*, ont envoyé leurs compliments de condoléances au château de Lacombe.

PARIS, 23 octobre 1878.

Arrivons à la fête de lundi 21 courant, donnée à l'occasion de la distribution des récompenses aux exposants et de la présence des étrangers venus à Paris pour assister à cette cérémonie.

Constatons d'abord qu'à partir du 18, comme préliminaires de la grande solennité, une série de soirées, y compris une représentation gala, a été offerte par les divers ministres et les hauts fonctionnaires de l'Etat.

Quant à la solennité du 21, c'est, ainsi que je vous l'ai dit déjà, dans la grande avenue du palais de l'Industrie qu'elle a eu lieu.

Je n'ai jamais rien vu de plus imposant, de plus magnifique et de plus animé comme foule. Afin de vous présenter un compte-rendu complet et détaillé de cette manifestation, nous diviserons le tout en trois parties : la décoration de la scène, les acteurs, et la pièce.

La grande galerie ou nef principale disparaît sous les draperies de velours rouge garnies de crépines d'or ; les colonnes qui la soutiennent sont également recouvertes de velours, et des trophées de drapeaux, aux couleurs de diverses nations, flottent à demi-hauteur de leurs fûts. Des tentures rouges ornent la porte centrale, surmontée d'un immense *velum*, lamé d'or. Les vestibules sont remplis de fleurs et d'arbustes rares, empruntés aux serres de la ville de Paris. De magnifiques tapis des Gobelins partent de là, couvrent les degrés des deux escaliers, et montent jusqu'au salon d'honneur, où le Président de la République, les princes et les principaux invités attendront le moment de l'ouverture de la cérémonie.

De distance en distance, dans les allées, se trouvent des coupes de fonte émaillée, remplies de dattiers, de latanies, de guccas et autres plantes exotiques du plus bel effet. Tout cet hémicycle contient vingt-deux mille spectateurs.

Autour de la salle courent des trophées qui alternent avec des cartouches sur lesquels ont lit le mot : *Pax*, ou qui portent les initiales *R. F.* sur une palme placée en travers. L'estrade d'honneur est immense ; elle porte trois mille personnes. Au centre le fauteuil présidentiel, entouré de deux cent cinquante à trois cents sièges d'honneur.

Derrière les sièges officiels, sur les vitraux du palais, on lit : *La France convie les nations à l'Exposition universelle*. Quarante grands tableaux à lettres d'or sur fond bleu, portent les noms des nations qui ont pris part à la grande œuvre du travail. En bas, le buste de la République.

Derrière l'estrade d'honneur, se trouvent vingt-huit banquettes, rangées en amphithéâtre. Cet amphithéâtre contient environ deux mille places.

C'est dans les divers compartiments de cette immense estrade, que se trouvaient placés le Président, les princes étrangers, le président du Sénat, le président de la Chambre des députés, M. Krantz, commissaire général, les ministres, les ambassa-

deurs, les présidents des commissions étatiques ; et, des deux côtés, à droite, les sénateurs, et, à gauche, les députés. En avant de cette plateforme, mais plus bas, 150 places avaient été réservées au haut personnel du commissariat général. D'autres banquettes, situées en arrière, avaient été destinées aux membres des corps constitués de l'Etat, à la préfecture de la Seine, etc., etc.

De chaque côté de l'estrade d'honneur sont distribuées six loges d'honneur : deux, à droite, réservées à Mme la duchesse de Magenta ; l'autre, aux femmes des membres du corps diplomatique. De l'autre côté, l'une est réservée à Mme Feiserenc de Bort, la deuxième à Mme d'Audiffret-Pasquier, la troisième à Mme Jules Grévy.

De l'estrade d'honneur, on embrasse, grâce à cette heureuse disposition, toute l'étendue de la nef. En bas, au premier rang, sont assis les lauréats des grandes récompenses (diplômes d'honneur, grandes médailles et médailles d'or). L'orchestre de M. Calonne est placé au fond de la salle, et compte 1,700 exécutants, parmi lesquels les musiciens de la garde de Paris. Au milieu de la salle, et attirant tous les regards, une charmante exposition en miniature disposée sur quatre colonnes et quatre tables.

Voici la description de chacun de ces emblèmes parlant.

La première colonne, consacrée à l'Agriculture, a pour socle une charrue et des instruments aratoires ; son chapiteau est formé d'une petite tonne sur laquelle est posée une ruche ; quant au fût de la colonne, il se compose de gerbes de céréales, de plantes alimentaires et textiles, et, en bas, de fourches, de râteaux, etc., etc.

La seconde colonne représente les Sciences. Un tableau circulaire, où sont tracées des figures de géométrie, constitue, avec des tuyaux d'orgue, le corps du fût. Des instruments de musique : violons, guitares, mandolines, cornets, trombones, forment le chapiteau, surmonté lui-même de la sphère céleste. À la base de la colonne, figurent un appareil de photographie, un baromètre, le système solaire en cuivre, des produits chiniques, une presse, etc., etc.

La troisième colonne, désignant sans doute l'Industrie, a sur un chapiteau construit de couverts de ruolz, une corbeille pleine de fleurs artificielles. La partie supérieure du fût est en tubes de cuivre jaune ; un tronc de chêne liège forme la base, et une bande de cuir, ornée de produits de quincaillerie, réunit les deux parties. Le pylon du Croizot en réduction, des bougies, des minerais, des fontes artistiques, des animaux empaillés, etc., etc., forment le socle.

Des moulages constituent le chapiteau de la quatrième colonne. Une horloge carrée le surmonte. Le fût est formé de colonnettes de cristal aux couleurs variées, de pièces d'argenterie et de tapisseries. En bas, des vases de Sèvres, des bronzes, etc.

Les quatre tables contiennent aussi une masse d'articles auxquels on a donné les formes les plus ingénieuses. Il y a une cascade en sucre candi, une gerbe de macaroni ; ici, des plantes rares, des armes ; là, des draps, des soieries, des jouets d'enfant, et, en miniature, un phare et une distillerie.

Dès onze heures du matin, la foule se presse aux abords du palais et encombre les allées des Champs-Élysées. Beaucoup de personnes ont apporté avec elles leur déjeuner qu'elle prennent sans façon, assises ou debout, en attendant l'ouverture des portes et l'arrivée des dignitaires.

De nombreuses escouades de sergents de ville, de gardes de Paris, sont chargées de la police. Tout s'est passé à souhait. Seule, une grosse Normande, coiffée d'un de ces immenses bonnets qui ressemblent à un monument, a opposé une vive résistance aux agents, criant à tue-tête qu'elle avait quitté le pays de Caux pour venir voir le maréchal MacMahon et qu'elle le verrait quand même ! La pauvre femme a tant insisté, elle paraissait de si bonne foi, qu'on l'a laissée passer.

Pendant ce temps, un escadron de cuirassiers allait se masser devant l'Élysée,

tandis que des pelotons de la même arme se rendaient comme escorte au palais Bourbon, chez le président de la Chambre, chez le président du Sénat, et aux divers hôtels occupés par les princes étrangers qui doivent assister à la distribution des récompenses.

La salle s'emplit peu à peu d'habits noirs, de quelques dames, puis du corps diplomatique et des membres de la Chambre et du Sénat, etc., etc.

Cet immense vaisseau offre un coup-d'œil unique : c'est superbe d'effet et de couleur. Dans les tribunes réservées, les uniformes éclatent, étincellent ; la galerie qu'occupe le corps diplomatique ressemble à une chasse. Les Turcs portent des frocs garnis de larges broderies d'or et ont la poitrine couverte de crachats, de croix en pierreries, et de plaques en diamants. Les Chinois en robe de soie bleue coudoient les dolmans de velours rouge et la pelisse chamarrée de brandebourgs d'argent d'officiers hongrois. La robe violette du nonce du pape marie sa couleur avec les habits noirs (européens) des Japonais, sur lesquels sont braquées toutes les lunettes. Les casques russes étincellent au milieu des couleurs vives des uniformes écarlates anglais, espagnols, portugais, et l'habit blanc des Autrichiens. Enfin, tous les représentants de chaque nation sont là dans la richesse et le luxe de leur tenue d'apparat.

Derrière cette tribune, revêtus de leurs insignes, sont placés les sénateurs, les députés et le conseil municipal de Paris. Puis, d'un autre côté, on voit les robes rouges avec hermine des membres de la Cour de cassation ; les frocs argentés du Conseil d'Etat ; les robes rouges de la Cour d'appel ; les robes noires du tribunal de première instance ; celles de moire noire du tribunal de commerce et de la Cour des comptes en robes noir et or. Ajoutez à cela l'éclat des tentures, des fleurs, des arbustes, les perles, les diamants des riches toilettes de dames, et vous aurez une idée de la magie de ce spectacle vraiment féérique.

À midi et demi, il se fait au dehors un grand bruit de chevaux, de tambours et de clairons ; les troupes présentent les armes, les tambours battent aux champs ; c'est l'arrivée de M. Grévy, président de la Chambre des députés.

Successivement, toutes précédées d'un peloton de cuirassiers, et au milieu des mêmes cérémonies, arrivent les voitures du prince de Galles, celle du président du Sénat, du comte de Flandres, du prince de Suède et du duc d'Aoste.

Enfin, à une heure moins cinq minutes, la voiture du Président de la République.

Voici quel était l'ordre de ce dernier cortège : un piqueur à cheval, une voiture dans laquelle se trouvent les officiers de la maison du maréchal, un peloton de cuirassiers ; puis deux piqueurs à cheval précèdent la voiture de gala, dans laquelle sont le Président de la République, accompagné du général d'Abzac et de M. le colonel Robert. Un escadron de cuirassiers ferme le cortège.

À l'entrée du maréchal, le canon des Invalides tonne, et les cris de : Vive la République ! éclatent de toutes parts. Au même moment, tandis que les arrivants se placent sur l'estrade d'honneur, l'orchestre exécute le *Laudate* d'Ambroise Thomas.

Alors commence le défilé des groupes, précédés chacun de sa bannière ; puis le défilé des soldats étrangers. On remarque surtout l'excellente tenue des soldats espagnols et américains. Pendant que tout ce monde se place, la musique joue *Orient* et *Occident* de Camille Saint-Saëns.

Le maréchal prend place au fauteuil, ayant à sa droite Son Altesse Royale le prince de Galles, et à sa gauche le roi des Français d'Assises. Le maréchal se lève ensuite, prend la parole, et prononce d'une voix ferme et haute le discours ci-dessous :

Messieurs,

Je viens aujourd'hui décerner solennellement, au nom de la France, les récompenses obtenues par les exposants de toutes les nations, dans le grand concours auquel notre pays les avait conviés.

Je veux d'abord remercier les princes et les représentants de toutes les puissances, de l'appui et de l'éclat qu'ils ont donné, par leur pré-